

Jets d'Encre

concours de nouvelles de
l'Université Claude Bernard Lyon 1

LE HASARD FAIT
BIEN LES CHOSES



nouvelles lauréates de l'édition 2024

Préface

J'ai le plaisir de vous présenter le nouveau recueil de nouvelles primées du concours Jets d'Encre, édition 2024.

Depuis 2014, grâce à la Mission Culture, le concours de nouvelles Jets d'Encre offre aux membres du jury et à moi-même de nous surprendre, nous enthousiasmer, nous faire voyager par le biais de récits qui cartographient chaque année de manière littéraire l'Université Claude Bernard Lyon 1.

Une telle activité dans une université dédiée aux sciences peut paraître inattendue, mais c'est pourtant une belle occasion de s'ouvrir vers d'autres horizons. La longévité de ce concours prouve que les étudiants, étudiantes et personnels prennent du plaisir à développer leur imaginaire et travailler les mots.

Dans le livret présent, notre jury a distingué cinq nouvelles, composées autour du thème : *Le hasard fait bien les choses*. Nous avons tenu compte de différents critères pour établir notre sélection : la maîtrise de la langue, l'inventivité, le respect du thème, la construction du texte et la chute. Une délibération a eu lieu ensuite, puis une remise de prix, qui se déroule chaque année en mai lors du festival Les Arthémiades.

Cette année, la cérémonie s'est tenue le jeudi 16 mai, à la Galerie Domus.

Les nouvelles de ce recueil sont signées par les lauréats et lauréates, qui se sont vu décerner un prix pour cette session 2023 - 2024. Merci à vous, Guillaume Arhant, Clarisse Chaillou, Jeanne-Marie Bonnet-Garin, Lucie Fournier et Paul Méra, pour votre talent de conteur et conteuse, et l'agréable invitation que vous nous offrez à travers vos récits respectifs à explorer des modes de pensée, d'être, des sociétés et individualités propices à un dépaysement tour à tour sans faux-semblants, saupoudré d'ironie, d'un soupçon de philosophie, vertigineusement délirant.

Bonne lecture !

- Chloé Dubreuil, présidente du collectif Jets d'Encre.

Sommaire

1^{er} prix, Clarisse Chaillou

La Nation des souris p. 6

2^e prix, Paul Méra

L'Échappatoire p. 11

3^e prix, Guillaume Arhant

Le Procès d'Alioth p. 19

4^e prix *ex æquo*, Lucie Fournier

La Micro-Rayure p. 22

4^e prix *ex æquo*, Jeanne-Marie Bonnet-Garin

Main dans la main, au hasard

des chemins p. 31

La Nation des souris
Clarisse Chaillou, 1^{er} prix

Il existe sous nos pieds des peuples méconnus. Parmi eux, dans les souterrains, se trouvait la nation des souris. Tout y était rangé, organisé et agencé parfaitement comme les rouages d'une horloge. A la tête de cet engrenage siégeait la souris dictatrice. Elle contrôlait le moindre détail de la vie de ses sujets, l'heure du réveil et du coucher, les fréquentations, le travail et les loisirs, en somme l'accomplissement de chaque action jusqu'à la plus insignifiante. La souris dictatrice écrivait le destin de son peuple, rien n'était laissé au hasard. Comment la souris dictatrice était-elle devenue cheffe d'État ? On ne le savait plus, c'était sûrement son destin. Depuis combien de temps exerçait-elle sa tyrannie ? On ne le savait plus, c'était probablement son destin. Pourquoi lui obéissait-on avec tant de ferveur ? Parce qu'elle faisait régner la terreur. Il était en effet important de rappeler au voyageur imprudent qu'un écart de la règle pouvait lui coûter une oreille, un doigt, ou la tête, selon si la souris dictatrice s'était levée ou non du bon pied. « Oh, ce n'est pas très grave ! » vous aurait dit une souris-sujet lambda, « on peut très bien vivre sans son oreille, son doigt, ou sa tête, si tel est notre destin » Voyez-vous, dans la nation des souris, on prenait les choses comme elles étaient, car il était interdit de se plaindre. Vous n'auriez pas pu râler, bouder, contester, le sourire était obligatoire. Comme le disait la devise nationale : « Souriez, le destin fait bien les choses », et la souris dictatrice y tenait particulièrement - elle avait écrit cette formule dans ses jeunes années à la fin d'une soirée arrosée et n'en était pas peu fière.

Le 36^e jour de décembre de l'année souris 340 commença comme n'importe quel jour dans la nation des souris, chaque engrenage à sa place. Les souris-sujettes de un à cent ans firent leur prière quotidienne à la souris dictatrice, avalèrent leur petit-déjeuner prescrit par le gouvernement, enfilèrent leurs uniformes de souris-sujettes, et partirent travailler dans les usines de la nation, le sourire aux lèvres. Tout se passait parfaitement bien, jusqu'à ce qu'un rouage dysfonctionne. Un souriceau distrait s'éloigna de ses parents et se retrouva au milieu de l'autoroute à souris. Le hasard voulut que la souris dictatrice passa à cet endroit à cet instant. Voyant le souriceau en détresse, elle courut pour le protéger de son corps et périt écrasée sous les pattes de

ses sujets qui n'avaient pas eu le temps de freiner. La machine bien huilée de la nation des souris se figea alors dans un terrible silence. Personne n'avait jamais envisagé un tel cas de figure, et la souris dictatrice n'avait pas indiqué de son vivant la marche à suivre en cas de décès du chef d'Etat – peut-être avait-elle prévu de ne jamais mourir...

Au bout de longues minutes, le souriceau à l'origine du drame, qui avait survécu à l'accident, brisa la torpeur générale en éclatant en sanglots convulsifs. Il fut vite entouré et consolé, et des murmures se firent entendre dans la foule, suivis d'éclats de voix, puis de rires, puis de chants. Le poids qui pesait sur l'échine des souris-sujettes se levait enfin. On pouvait rire ou pleurer à sa guise, sans craindre de perdre l'un de ses membres. On pouvait exprimer tout un panel d'émotions et d'opinions inavouées. Il y eut plusieurs jours de liesse nationale, où l'on ne fit que chanter et danser en scandant la nouvelle devise nationale : « Oubliez, le hasard fait bien les choses ».

Après les réjouissances vint le temps de réorganiser la nation. On nomma un gouvernement provisoire avec des valeurs démocratiques, composé de citoyens tirés au hasard. On proclama des droits et des libertés. Chaque souris-citoyenne était encouragée à développer sa personnalité et à faire ses propres choix. Les souris-citoyennes étaient très heureuses de leur nouvelle liberté. On vit naître des concepts nouveaux comme l'art, par lequel les souris pouvaient exprimer leurs émotions, positives ou négatives. Chacun confiait son destin au hasard, se laissant porter par ses envies et ses idées. Tous les rêves semblaient permis. Il subsistait néanmoins un interdit implicite : personne n'évoquait le passé. Aucun citoyen ne souhaitait se remémorer les temps d'autrefois où la souffrance faisait loi sous les sourires forcés. Peut-être les souris-citoyennes avaient-elles honte d'avoir subi si longtemps sans rien dire les abus de la souris-dictatrice ? Aucune d'entre elles ne l'aurait avoué, mais quand les souvenirs venaient les frapper, elles sentaient leur ventre se contracter en silence. Alors elles se taisaient en attendant que ça passe. Maintenant que la parole et la pensée étaient libérées, il semblait absurde d'avoir accepté d'obéir sans esprit critique à une seule souris qui n'avait finalement rien d'exceptionnel. Qu'avait-elle de plus que les autres, cette souris dictatrice ? Un corps, des poils, des proportions normales, des doigts, deux oreilles et une tête comme toute autre souris. Enfin, sauf les souris auxquelles elle avait fait couper un de ces éléments, cela va de soi. La

souris-dictatrice appartenait au passé et il semblait préférable, pour le bien-être de la population, d’oublier et d’aller de l’avant. Le gouvernement finit par interdire de parler de ce qui avait eu lieu avant le jour de la mort de la dictatrice, d’écrire sur le sujet, de dessiner, d’en garder toute trace sous n’importe quelle forme. Si quelqu’un élevait la voix pour évoquer les jours noirs d’antan, on lui opposait un silence gêné avant de lui répondre la formule magique : « Oubliez, le hasard a bien fait les choses ».

Dans la nouvelle nation des souris, le souriceau-sujet qui avait été sauvé par la défunte souris-dictatrice put grandir en paix en tant que souriceau-citoyen. Il était intelligent et profita de toutes les occasions données pour développer son esprit. Il suivit un cursus remarquable à l’École démocratique. Il apprit à lire et écrire, et se montra très doué pour manier la plume. Il était assez fier d’avoir été à l’origine d’un événement mémorable pour la nation, et son entourage entretenait cette fierté. On s’aperçut assez vite qu’il était vraiment brillant, notamment dans l’art de la rhétorique. Il argumentait à merveille et savait toujours convaincre son interlocuteur qu’il avait raison. Quand les arguments logiques ne suffisaient pas à avoir le dernier mot, le souriceau savait utiliser son charme pour être plus persuasif. Il était doué pour simuler des émotions à volonté, et personne ne résistait longtemps à ses larmes ou son sourire. Curieusement, cela ne dérangeait personne que le souriceau évoque souvent le jour où il avait été sauvé par la souris-dictatrice, car après tout ce n’était pas un mauvais souvenir. Pourquoi se priver de raconter encore et encore le jour où le hasard avait tout arrangé, le premier jour de liberté dans la nation des souris ? Ainsi, le souriceau devint célèbre.

Le souriceau grandit et devint une souris-citoyenne adulte. Le hasard ayant fait de lui une célébrité, il en profita pour s’exprimer devant les foules. Il avait su enjoliver sa propre histoire d’année en année, avec ses talents de conteur. Aidé de ses nombreux amis et admirateurs, il se construisit un bâtiment au centre de la nation, qu’il nomma « le temple du hasard », et dont il se proclama directeur. Sur le fronton de l’édifice, on pouvait lire en lettres majuscules la devise patriotique : « Le hasard fait bien les choses ». Il y racontait des histoires dans lesquelles il distillait des morales édifiantes. Il y présidait des groupes de débat. Il y donnait des cours du soir, y recueillait les souris-citoyens en détresse et leur donnait du travail. Depuis que les souris avaient découvert la liberté de penser et de ressentir, elles en

avaient tiré beaucoup de joie, mais aussi des sentiments nouveaux comme le doute, la peur, la colère... De nouveaux types de soucis étaient apparus, tout le monde ne trouvait pas facilement un toit, un emploi, et même ceux qui avaient tout ce qu'il leur fallait n'étaient pas forcément heureux. On observait de l'insécurité dans les rues. Aller au temple apaisait les angoisses et les interrogations des souris-citoyennes. Le directeur avait toujours les réponses. Il fut bientôt tellement sollicité qu'il dut former des disciples pour le seconder. Il se lança également dans l'écriture. Il créa le *Journal du basard* pour diffuser ses idées à travers la nation. Peu à peu, aller au temple régulièrement devint une règle tacite. Ceux qui privilégiaient d'autres activités étaient mal vus, isolés. Afin d'éviter cela, le directeur entreprit de guider ses fidèles en écrivant un livre intitulé *Le Culte du basard*. Il y précisait la bonne façon de vivre dans le respect du temple et de ses principes. Le livre fut bientôt présent sur les tables de chevet de tous les foyers respectables. On disait qu'il suffisait de l'ouvrir au hasard pour trouver la réponse à n'importe quelle question. Les souris-citoyennes étaient vraiment très reconnaissantes au directeur pour ses bienfaits. Elles édifièrent d'autres temples, et des statues à l'effigie de la célèbre souris furent dressées par-ci par-là. Les cours du temple devinrent plus importants que l'école pour les souriceaux, jusqu'à ce que l'école s'installât complètement dans les temples. Les souris-dirigeantes s'en remettaient au directeur pour résoudre les questions épineuses, et il fut bientôt décidé qu'il serait plus simple de déménager les locaux du gouvernement dans ces mêmes temples, par souci de praticité.

Généreusement, le directeur proposa d'y intégrer les instances gouvernementales. Il se retrouva vite à la tête de la nation. Il fit passer des lois pour encadrer officiellement la vie des souris-citoyennes et résoudre les dernières angoisses existentielles qui pouvaient traverser la population. Certaines voix s'élevèrent poliment pour demander si la nation n'était pas en train de revenir vers un modèle qui appartenait aux jours anciens, du temps de la souris-dictatrice. Le directeur en fut chagriné et offensé. Il réunit toutes les souris-citoyennes devant le temple principal pour donner un discours important. Il monta sur le grand balcon central du bâtiment et la foule se fit silencieuse. Alors il commença à parler. Il rappela tout ce qu'il avait fait pour la nation des souris, sans rien attendre en échange. Il rappela qu'il avait été sauvé par la souris-dictatrice autrefois et que sans l'acte héroïque de la défunte, il n'aurait pas été là pour servir et répandre le culte du hasard. En

conséquence, la souris-dictatrice était une héroïne à respecter. Le directeur demanda : « Étiez-vous malheureux lorsque la souris-dictatrice gouvernait la nation ? ». L'auditoire réfléchit, creusa en sa mémoire, mais la plupart d'entre eux étaient de petits souriceaux lorsque la souris-dictatrice était en vie. Comme personne ne leur avait parlé du passé, qu'aucune trace n'avait été gardée, et que tous les souvenirs d'antan étaient prohibés, ils ne surent pas répondre à la question du directeur. Celui-ci reprit alors la parole pour raconter sa version de l'histoire. Il affirma que la souris-dictatrice avait su faire régner la paix et l'ordre. Il rappela que sous son règne, chaque souris-sujette était heureuse. Un vieillard dans la foule s'exclama alors : « Oui, je me souviens, je crois, à l'époque tout le monde souriait tout le temps et personne ne se plaignait. Nous devions être heureux. » Le directeur eut un sourire bienveillant pour la foule. Il se déclara prêt à remplacer la souris-dictatrice, si le peuple le souhaitait. Aucune objection ne se fit entendre.

À compter de ce jour, le directeur gouverna seul la nation des souris. Il paraissait plus pratique et efficace d'éviter des discussions interminables pour chaque nouveau décret. En tout cas c'est ce qui était écrit dans le livre du hasard. Le directeur se fit rebaptiser, il choisit le nom de « Grand-Hasard ». Parfois, le Grand-Hasard se voyait obligé de couper à contre-cœur quelques oreilles, pattes, ou têtes, pour faire respecter le culte. Il arrivait que cela contrarie les souris-citoyennes, mais il suffisait pour s'apaiser de se répéter la devise nationale : « Souriez, le Grand-Hasard fait bien les choses ».

L'Échappatoire
Paul Méra, 2^e prix

Ils arrivent, là, juste derrière moi, je les sens. Ils sont proches.

Je déambule dans la rue. La nuit obscurcit la ville, la moindre lumière m'éblouit. En marchant, je me fais discret. Ma capuche sur la tête, je presse le pas discrètement, je ne veux pas me faire attraper. Cette soi-disant autorité n'a aucune raison de m'arrêter. Ils inventent tout, je n'ai rien fait. Ma vingtaine d'années est passée trop vite. Je n'en ai pas profité. Je ne rencontre pas âme qui vive. Ils sont sans doute chez eux pour éviter de me croiser. Ils ont peur. C'est ironique, c'est moi qui fuis, je suis terrorisé. Je longe les immeubles des ruelles, à la recherche d'un moyen pour m'enfuir au large.

Je cavale, les flaques que la pluie a laissées sur son chemin éclaboussent mes baskets. Je devine au loin le nuage menaçant qui s'éloigne. Un danger en moins. Ils veulent me contraindre. Une éclaircie au-dessus de moi laisse entrevoir les étoiles. Les points lumineux brillent difficilement, perçant la couche de pollution. Cet empoisonnement de l'air est conçu pour me fragiliser, me rendre plus docile. Je ne les laisserai pas me briser. Je respire par la bouche pour ne pas abîmer mes sinus. Mon cerveau ne sera pas touché. Les immeubles sont gris. Tout est gris dans cette ville. Elle est devenue triste. Je ne veux plus y rester.

Je manque la marche du trottoir. Je tombe. Je me retrouve au milieu de la route. Je me relève avec difficulté. Mes mains sont égratignées. Ça pique. Je regarde le sang couler. Des phares m'éblouissent. Une voiture. Je dois m'en aller avant de me faire écraser. Non. Ils me veulent vivant. Ils ne me tueront donc pas. Je l'espère. Je crie.

Je sens la mort frôler mon corps. Le souffle du véhicule manque me faire vaciller. Je suis vivant. Pour l'instant. Je continue ma marche.

Au détour d'une rue, je vois au loin un panneau de sortie de ville éclairé. Une sortie ! Je doute. Trop simple, je ne me ferai pas avoir. Ils pensent que je suis bête, un panneau si bien mis en évidence... Comme si j'allais

tomber par chance sur une échappatoire. C'est évident, il y a là embuscade. Ils savent où je suis. Je dois me dépêcher. Ils ont tout préparé. Je dois les surprendre. Vite.

Mon cœur s'accélère. Je cours à l'opposé du guet-apens. Je cours sans réfléchir. Je cours désespérément. Les rues défilent. Mes mains brûlent. Je ne dois pas me faire attraper. Ils arrivent. La hauteur des bâtiments me donne le vertige. Je sens une odeur enivrante. Des croissants. La viennoiserie de mon enfance. J'ai faim. Ce parfum arrive à calmer mes ardeurs. Je réfléchis. Je dois me cacher pour qu'ils ne me voient pas. Me réfugier quelque part. Ils pensaient que j'allais m'extraire de la ville. Je vais les surprendre et disparaître derrière de hauts murs. Ils ne m'auront pas.

Un immeuble m'attire. Seul parmi tant d'autres. Une vieille bâtisse. Intrigante. Ses dix étages lui donnent une allure imposante. J'en ai le souffle coupé. Je me revois petit dans un appartement à jouer avec des petites voitures, ma mère me regardant, bercé par la musique.

Je rentre dans l'habitation sans réfléchir. Dehors, j'étais à découvert. Ils pouvaient me suivre facilement. J'ai mal. Je continue.

La porte de l'entrée était grande ouverte. Une chance, à moins que... Ils essaient par tous les moyens de me piéger. Ils sont perfides. Je sens leur haleine derrière moi. Ils arrivent. Je dois me dépêcher. Ils veulent me juger. La porte était-elle ouverte exprès ? Devant moi paraît l'ascenseur, grand ouvert lui aussi, prêt à être pris. Deux portes ouvertes, cela fait trop de coïncidences. Il me ferait gagner du temps, cet ascenseur. Un piège ? Ils sont proches, je ne peux pas réfléchir, j'ai peur. Je monte l'escalier.

J'ai chaud, mon tee-shirt plein de sueur colle à ma peau. Je ne peux pas enlever mon pull délavé, mon visage serait à découvert, à la vue de tous. J'ai du mal à respirer, ma gorge est en feu. Mon esprit, enfumé. Ils arrivent. Ils veulent m'empêcher de penser. Mes cuisses ont du mal à répondre. Monter l'escalier est fastidieux. Les étages défilent, je ne dois pas ralentir. Ils arrivent. Un étage, deux étages, trois étages. Je m'arrête. Et s'ils voulaient que je monte tout en haut ? Ils m'attendent tous là-haut, prêts à m'attraper. Je dois les surprendre en me cachant.

Je redescends au premier étage. La moquette collée au mur s'enlève dans les coins. La moquette sur les murs ? Un peu dépassé comme style... Je me cache dans un coin sombre, me fais petit. Au-dessus de moi, la lumière cli-gnote irrégulièrement. J'ai l'impression de voir des yeux partout. Mon cœur bat la chamade, j'essaie de me calmer. Des images affluent dans ma tête sans que je parvienne à en trouver la provenance, comme si c'étaient les souvenirs de quelqu'un d'autre. Il fait sombre. Je ne sais pas comment faire, comment m'échapper de ce monde sans sens et sans issue. Je reprends contact avec la réalité. Je me rends compte que mes mains sont dans mes poches. Je sens une clé, je ne sais pas à qui elle est. Une plaquette de médicaments vide, j'essaie de lire sans succès le nom de ce médicament, les lettres dansent devant mes yeux fatigués. Une cigarette hors d'usage. Un ticket de métro composté. Tiens ? Ah oui, je me revois dans cet amas de monde, dans ce tube, toutes ces prunelles rivées sur moi, les voix me souhaitant malheur. Je veux qu'elles se taisent. Le souvenir est lointain. Quand suis-je arrivé ici ? Je veux partir. Ils arrivent. Je dois fuir encore, sans m'arrêter. Ils se débrouillent toujours pour faire ce que je ne veux pas. Je n'en peux plus, je suis au bord du gouffre.

Escalier. Je croise un enfant en passant, il me dévisage. Un ange. Il m'a sans doute reconnu. Son visage se crispe. Il a peur. Il me chuchote un timide bonjour. Je suis pris au dépourvu. Je m'arrête. Et s'il était ma porte de sortie ? Je le suis. Mais je les entends. Ils sont en bas de l'escalier. Je ne veux plus talonner le gamin. Il est de mèche. Lucifer lui-même veut ma peau.

Quatrième étage. Plus je monte, plus la douleur s'intensifie. Des flashes. Souvenirs ? Cauchemars ? Je me vois dans ce même immeuble. Je perds toute notion du temps qui passe. J'ai une seule certitude : je dois leur échapper. Ma mère parle à mon père. Je ne les entends pas. Ils ont l'air de se disputer. Sans doute à cause de moi. C'est toujours à cause de moi, moi la source des problèmes. Je fuis dans ma chambre. Des bruits de pas se rapprochent. J'ai du mal à différencier mes souvenirs de la réalité, tout se mélange. Je prends un couloir, longe le mur à droite. Je fonce sans ralentir. Un tunnel sans fin qui se resserre. Virage à gauche. Virage à droite. Je ne comprends rien. La lumière est tamisée, les murs gris, les portes blanches, je suis terrorisé. Je veux quitter cet endroit. Au détour d'un tournant, je tombe sur la porte de l'ascenseur. Encore. Et ils arrivent. Toujours. Je les entends monter dans cet

enfer. Ils doivent être cachés derrière chaque porte, chaque cloison. À côté de l'ascenseur, un panneau qui indique la cage d'escalier. Je monte.

Sixième étage. J'ai pris un peu d'avance. Je fais le tour de l'étage en courant malgré la fatigue. Toujours aucune âme qui vive. Comme si le bâtiment était déserté. Je réfléchis. Je m'arrête dans le couloir. Je ne me souviens plus pourquoi je suis entré ici. J'avais la sensation d'être attiré par ce lieu. Est-ce que je me trouve au bon endroit ? Je crois. Je l'espère. Je dois continuer. L'ascenseur s'ouvre. Mon cœur manque un battement. S'ils étaient arrivés ? La cabine : vide. Ils veulent sans aucun doute que je le prenne. Je ne me ferai pas avoir. Je regarde autour de moi, désespéré, à l'affût d'une issue. Un panneau « sortie de secours » mis en évidence. Personne ne m'a jamais porté secours. Est-ce mon destin ? Me faire piéger encore et encore. Ils veulent ma peau, je me battrais. Je ne me ferai pas avoir. Pas face à de pareilles évidences. Je cours. Déterminé. Je m'en souviens : l'immeuble ressemblait à celui-ci quand j'étais petit, avec mes parents encore ensemble. Ils se sont séparés quand ils ne m'ont plus compris. La source de tous les problèmes. Je me demande s'ils m'ont un jour accepté tel que j'étais. Mes perceptions peuvent être faussées, disait mon psy. Il a raison. Elles modifient mes sens pour mieux me tromper. Je dois me concentrer sur l'instant présent, comme il me l'a appris. Je suis sûr de les entendre, tout près. Ils arrivent. Je ne dois pas me fier à ce panneau. Il doit y avoir un autre chemin. Me retourner est trop dangereux. Je dois avancer, toujours.

Je galope. Non, je clopine. Mon corps est en piteux état. Cette montée : une descente en enfer. J'entends une musique qui vient de l'étage suivant. Elle m'apaise, c'est du blues. La mère de toutes les musiques, la seule musique qui réussit à me calmer un peu. Je suis fatigué de courir, j'ai envie de me poser. Je ne les entends plus monter. Se sont-ils arrêtés ? La musique est enivrante, ma mère la mettait souvent. Non. Ils arrivent. Je me sens oppressé, enfermé dans la cage. Je me reprends. Je fuis cette prison de marches.

Dixième étage. Je ne peux plus monter. Me voilà au sommet. Je sens la fin de cette montée de malheur. Je dois me cacher. Je vais dans le couloir. Je ne peux plus continuer. Je ne sais plus où détalier. Je tourne frénétiquement ma tête de tous côtés. Acharné, je tente le tout pour le tout : je tambourine à une porte.

Vincent ! C'est toi ! On t'avait cherché partout.

Je me retourne. Un vieil homme me dévisage. Je ne suis pas Vincent. Il est des leurs. Je donne de grands coups d'épaule contre la porte. Elle ne veut pas s'ouvrir. Je suis bloqué. Je tape comme un fou. Il veut me capturer. Il a l'air content, presque soulagé bizarrement. Il pense que c'est terminé pour moi. Il arrive. Lentement, très lentement. Le temps semble même ralentir. Sa canne constitue un appui indispensable dans sa course hésitante. Le poids des années a affaïssé son dos. Les secondes qui apparaissaient interminables s'accélérent au fur et à mesure que le doyen se rapproche. La longueur d'une voiture nous sépare. La clé ! La longueur d'un piano nous sépare. Dans ma poche ! La longueur d'un bras nous sépare. La clé tourne ! Il arrive. La porte s'ouvre. Une chance. Je fonce dans l'appartement et referme le battant.

Ils arrivent. Une cuisine. Une chaise. Parfait. Je bloque la porte avec. Elle ne va pas tenir longtemps. Je dois fuir encore. Je cours. La cuisine est dans un sale état. La vaisselle dans l'évier. Les placards ouverts. Vides. Je devine dans la pénombre la forme des objets. Je dépasse la cuisine pour tomber sur un salon. Des portraits aux murs. Une photo de mariage. La photo du couple qui tient un bébé dans les bras. Ils ont l'air heureux. J'imagine. Je ne l'ai jamais été.

La porte ne va pas tenir longtemps. Ils sont derrière. Ils arrivent. Ils frappent à la porte. Je retourne les tables et les meubles par terre. Il faut les ralentir. Je construis hâtivement une barricade. Je rectifie, mon œuvre d'art ressemble à un parcours du combattant. Ils arrivent. Je dois fuir.

Je m'enferme dans une chambre. Elle me semble étrangement familière. Une clé est enfoncée dans la serrure. Je la tourne. Le lit est fait. Une couche de poussière le recouvre. Je suis certain que cette chambre n'a pas servi depuis longtemps. Sur un buffet, je devine le portrait d'un jeune homme à travers l'opacité d'une couche de poussière. J'avais une chambre qui lui ressemblait. Les draps bleus. Le parquet vernis. Les murs blancs. Ils veulent m'attendrir en reconstituant ma chambre. Ils voulaient que je sois ici. Je dois fuir. Je fouille dans toute la pièce à la recherche d'une solution. Ils arrivent. Il y a une autre porte. Elle doit me mener droit sur eux. Ils devinent que je veux la prendre. Non. Je me réfugie dans le placard.

Assis au fond, je suis dans la pénombre. Une fine bande de lumière trans-

perce le placard. Ils doivent éclairer la salle pour me trouver. Je ne bouge plus. Je me fais silencieux. Je prête alors attention aux bruits. Des personnes discutent au loin. Ils se demandent où je suis. Ils s'organisent pour tout fouiller. Il ne me reste plus longtemps. Ma tête effleure des chemises. Je regarde à côté de moi. Une paire d'yeux me fixe.

C'est la fin. Ils m'ont rattrapé. Je retiens ma respiration. La personne à mes côtés est aussi pétrifiée que moi. J'ai de la chance. L'homme à côté de moi a l'air bien amoché. Il cache bien son jeu. Pour que je ne me débatte pas. Je n'ai pas dit mon dernier mot. La douleur est devenue insupportable. Je brûle de l'intérieur. *What a wonderful word.*

La voiture. Le panneau. L'entrée. L'ascenseur. L'issue de secours. L'enfant et l'homme. La clé. Les issues trop faciles. Je les ai fuies. Je les ai toujours fuies. Parce qu'ils manipulent tout. Ils piègent tout. Ils sont partout. Je me retrouve bloqué. Emprisonné dans cette ville, coincé en haut de cet immeuble, aculé au fond de cet appartement, immobile dans ce placard.

Et si - et si je m'étais trompé ? S'il n'y avait personne là derrière ? Juste un assemblage de coïncidences ? Le doute m'assaille.

Ma décision est prise. Je ne vais plus m'enfermer en fuyant. Je prendrai la prochaine issue que le hasard m'offrira.

Je sens une brise d'air. Je m'extirpe du placard, laissant le miroir derrière moi.

La fenêtre est ouverte.

Le Procès d'Alioth
Guillaume Arhant, 3^e prix

L'ennui peut parfois être moteur des histoires les plus improbables. Celle-ci commença lorsque Dassun, honnête et humble fermier, fut victime d'une malchance proprement inouïe. Tout d'abord, la foudre s'abattit sur sa grange lors d'un après-midi orageux, enflammant le bâtiment. Il avait espéré que l'incendie ne se répandrait pas, mais un deuxième éclair lui fit comprendre le contraire. Presque toute la grange brûla. C'était un coup dur pour une famille modeste avec trois enfants à nourrir, mais ils s'en remettaient en travaillant dur et en se serrant la ceinture. Ce qui avait été détruit pouvait être reconstruit.

Mais la malchance n'en avait pas encore fini avec Dassun. Deux jours après l'accident, il fut réveillé une nuit par le bruit du vent qui soufflait fort au-dehors. Craignant une nouvelle catastrophe, il se leva et alluma une bougie pour faire le tour de la ferme, s'assurer que toutes les portes et volets étaient bien fermés. Il se félicita de sa prévoyance en arrivant dans la cuisine où il trouva un volet qui tremblait, malmené par le vent. C'était un vieux volet qu'il avait justement prévu de remplacer, mais il n'en avait pas eu le temps à cause de la perte de sa grange qui l'avait bien occupé. Il s'en approcha pour le fermer, ce fut juste à ce moment-là que souffla une rafale, plus forte que les précédentes. Le volet s'ouvrit brutalement sur la main de Dassun, qui lâcha la bougie sous le coup de la surprise, et de la douleur. Une bougie qui tombe par terre, ça peut vite devenir dangereux sans intervention rapide. Mais toute la rapidité du monde ne suffit pas quand sa grange vient de brûler et qu'il a fallu trouver un hébergement provisoire pour les rares bêtes qui ont survécu... De la paille traînait sur le sol de la ferme, de la paille qui aurait été normalement balayée si on n'avait pas été trop attaché depuis deux jours à faire le tri pour récupérer les affaires qui n'étaient pas complètement parties en fumée. Dassun avait beau être sur place, il ne put rien faire pour empêcher le départ du feu ni limiter sa propagation, fulgurante. Il réussit à évacuer sa femme et ses enfants, mais fut impuissant à sauver sa ferme des flammes.

Perdre sa grange à cause de la foudre, c'est un coup du sort fâcheux, la faute à pas de chance – bien que deux éclairs coup sur coup, c'était un peu

de l'abus. Mais on n'y peut rien, alors on va de l'avant. En revanche, perdre sa ferme tout de suite après, à cause d'un incendie accidentel, ce n'est plus de la malchance, c'est de l'acharnement, on est en droit de demander réparation. Mais à qui ?

Par un heureux hasard, Menkar était de passage dans le bourg voisin. En tant que dieu de la justice, Menkar était l'être le plus impartial qui soit. Et comme la justice était un droit octroyé à chacun, il offrait ses jugements à tout le monde : rois, seigneurs, paysans, miséreux... Il allait de ville en ville et permettait à quiconque le souhaitait de défendre devant lui son droit à la justice. Ses verdicts pouvaient mettre fin à des guerres sanglantes qui duraient depuis des années, condamner à mort un assassin, envoyer au cachot celui qui avait trop bu et perturbait le voisinage, régler des problèmes de succession...

Dassun se porta donc à la rencontre de Menkar et lui exposa sa situation. Le dieu compatit à ses déboires, mais l'assura qu'il ne pouvait rien faire pour lui. S'il avait bien compris toute l'histoire, le fermier avait été victime de malchance, or celle-ci ne relevait pas de la justice. Dassun avait-il l'intention d'intenter un procès ? Contre qui ? La foudre ?

— Chance, malchance... tout n'est qu'une question de hasard au final, non ? déclara le fermier qui avait eu le temps de réfléchir à sa cause. On appelle chance un hasard qui nous apporte du bénéfique et malchance un hasard qui nous apporte du préjudice. C'est le hasard qui a amené le malheur sur ma famille et c'est donc au hasard que je demande réparation.

— Cela ne nous avance pas plus, répondit Menkar. Vous ne pouvez pas attaquer le hasard en justice.

— Et pourquoi pas ? Il y a bien un dieu du hasard à ce que je sache.

Il fallait une certaine audace pour porter plainte contre un dieu. Cela pouvait aider de ne plus rien avoir à perdre. Une divinité autre que Menkar aurait pu s'offusquer de la requête et tuer Dassun sans autre forme de procès pour le punir de son insolence. Mais quand on était dieu de la justice, on ne tuait pas « sans autre forme de procès ». De plus Menkar trouvait attrayante l'idée d'un dieu mis en accusation par un mortel. Cela prouvait que tout le monde, qu'il soit immortel ou mortel, était égal devant la justice. La réalité était tout autre évidemment. Malgré ses idéaux et son éthique, Menkar n'avait aucun pouvoir pour demander à Alioth, dieu du hasard, de répondre aux accusations d'un humain. L'affaire aurait donc pu ne pas

aboutir. Mais c'était sans compter sur l'ennui qui occupait Alioth quand il reçut la convocation de Menkar. Croyez-le ou non, la gestion du hasard ne demandait pas autant de temps que celle de la justice. N'ayant rien de mieux à faire, Alioth accepta de se présenter devant Dassun et Menkar pour défendre son innocence et nier sa complicité dans les malheurs qui s'étaient abattus sur le fermier.

Et c'est ainsi que commença le procès du dieu du hasard.

Une foule importante s'était amassée pour assister à l'événement. Dassun fut touché de voir toutes ces personnes qui s'étaient déplacées pour le soutenir. Il ne réalisait pas que la majorité étaient de simples curieux qui ne lui auraient pas donné le moindre sou pour soulager sa peine. Comme l'affaire concernait un dieu et un mortel, Menkar décida qu'un dieu seul ne pouvait avoir toute autorité pour délivrer un jugement et il demanda donc à un mortel choisi au hasard, une copiste qui ne savait pas si elle devait se sentir honorée ou piégée, de l'assister dans sa tâche.

La parole fut d'abord donnée à Dassun qui détailla ce qui lui était arrivé et les accusations qu'il portait contre Alioth. Pour savoir si elles étaient recevables, il fallait trancher si oui ou non le hasard était responsable des ennuis du fermier. La question fut vite réglée pour l'incendie de la grange. Il avait été déclenché par la foudre ; Menkar et la copiste n'eurent pas besoin de longues délibérations pour convenir que la foudre, ou du moins l'endroit où elle frappait, était le fruit du hasard. L'incendie de la ferme en revanche était un sujet plus délicat. Sa cause n'était pas la foudre, mais une bougie - bougie allumée par Dassun et dont le contrôle lui avait échappé après qu'il l'eut laissée tomber. S'il était resté dans son lit cette nuit fatidique, sa ferme n'aurait jamais brûlé. Vu sous cet angle, l'accident devait être imputé à Dassun et non au hasard. Pris sous sur un autre angle, ce n'était pas aussi simple. Tout d'abord, le fermier ne se serait jamais levé si le vent n'avait pas soufflé inhabituellement fort cette nuit-là. Ce n'était pas non plus sa faute si la rafale qui avait ouvert son volet s'était produite juste au moment où il se tenait à proximité. Et en parlant de moment, il fallait aussi tenir en compte du fait que si la tempête avait eu lieu quelques jours plus tôt – avant l'incendie de la grange –, il n'y aurait pas eu de paille à l'intérieur, ce qui aurait permis à Dassun d'éteindre la bougie avant que le feu ne se propage. Quelques jours plus tard et il aurait eu le temps de réparer le volet usé. L'incendie était donc

le résultat de ce que Menkar qualifia de « concours de circonstances ». Et après un entretien soutenu avec son assistance, il jugea que ce concours de circonstances était plus imputable au hasard qu'à l'intervention du fermier. Ses accusations furent donc acceptées. La parole fut ensuite donnée à Alioth pour sa défense.

— Je ne peux être tenu responsable des événements hasardeux qui se produisent en ce bas monde, argumenta-t-il. Le hasard est, par définition, imprévisible. Si mon intervention est nécessaire pour la production d'un événement hasardeux, peut-on vraiment parler de hasard ?

— Êtes-vous en train de nous dire que le dieu du hasard n'a pas d'influence sur le hasard ? demanda Menkar.

— Oui. Ça peut paraître paradoxal, mais c'est ainsi. Le hasard ne peut être influencé. On parle de destinée sinon.

— Vous appelle-t-on alors dieu du hasard par abus de langage ? Serait-il plus juste de dire dieu de la destinée ?

— Non, je n'ai pas la prétention de gouverner l'existence des mortels. La destinée n'est qu'un subterfuge pour tenter de donner un sens au hasard.

— Dans ce cas êtes-vous un usurpateur ? Qu'est-ce qui fait de vous le dieu du hasard si vous êtes incapable d'agir sur celui-ci ? Je pourrais tout aussi bien prétendre à ce titre.

— Vous n'avez pas tout à fait tort. Je suis un dieu sans pouvoir. Mais attend-on nécessairement d'un dieu qu'il soit tout puissant ? Le hasard est la force la plus puissante qui soit, justement parce qu'elle échappe au contrôle de tous, mortels ou immortels. Il est rassurant de se dire que les choses arrivent pour une raison, mais la vérité est que les choses arrivent... et qu'il faut vivre avec. Mon rôle en tant que dieu du hasard est de rationaliser cette force absurde, de lui donner un nom derrière lequel se réfugier pour qu'elle ne nous écrase pas par son absence de sens.

— Ainsi vous reconnaissez l'existence du hasard et affirmez en même temps que c'est une force qui ne peut être contrôlée, même par une divinité telle que vous ?

— C'est exact.

— Réalisez-vous l'incongruité de ces propos ? Le monde a été façonné par les dieux, comment une force pourrait-elle échapper à leur contrôle ?

— Je n'ai pas de réponse à cette question.

— Je vois... Est-ce tout ce que vous avez à dire pour votre défense ?

Alioth acquiesça et Menkar et la copiste se retirèrent pour débattre en privé. Ils ne mirent pas à longtemps à revenir pour déclarer leur verdict. La défense du dieu du hasard, blasphématoire, trop rhétorique et éloignée des faits, ne les avait pas convaincus et Alioth fut jugé coupable d'abus de pouvoir et d'acharnement injustifié d'un être divin sur un mortel innocent. Il fut condamné à rembourser Dassun une somme à hauteur des pertes matérielles causées par les incendies de sa grange et sa ferme. Ne faisant pas partie de ces dieux qui affectionnaient l'opulence, Alioth n'était pas en mesure de s'acquitter de sa peine et Menkar décida que plutôt que d'aider financièrement Dassun, il l'aiderait physiquement et resterait avec lui le temps nécessaire à rebâtir une nouvelle ferme. Le fermier, qui n'avait jamais vraiment pensé obtenir gain de cause lors du procès, ne savait que trop penser de cette conclusion. Que faire de l'aide d'un démiurge qui prétendait ne détenir aucun pouvoir ?

Alioth, qui n'avait toujours rien de mieux à faire, accepta sa sentence sans broncher. Il accompagna Dassun jusqu'aux ruines calcinées de sa ferme. Ils commencèrent par déambuler de pièce en pièce pour estimer l'étendue des dégâts et voir ce qui avait échappé aux flammes. En arrivant dans la chambre, ils trouvèrent par terre une grossière plaque en métal sur laquelle était fixé un crochet. Dassun n'avait pas connaissance de l'existence de cette trappe, dissimulée directement sous le plancher. Mais comme celui-ci avait entièrement brûlé... Un vieux coffre se trouvait sous la trappe. Rongé par la rouille, le verrou ne fut pas difficile à faire sauter. Dassun ouvrit le couvercle délicatement et ses yeux s'agrandirent sous le coup de l'émerveillement. Des pièces d'or, une quantité fabuleuse de pièces d'or... A qui appartenait ce trésor ? A l'un de ses ancêtres ? La ferme était dans sa famille depuis des générations, mais pourquoi des fermiers se seraient-ils acharnés à travailler la terre s'ils étaient en possession d'une telle fortune ?

— Je ne suis pas un expert, mais je pense qu'il y a là de quoi t'offrir une nouvelle ferme et bien plus encore, commenta Alioth. Et si je suis responsable de l'incendie, alors je suis aussi logiquement responsable de la découverte de ce coffre, non ? On peut donc dire que nous sommes quittes.

Et c'est sur ces paroles que le dieu s'en alla, laissant Dassun seul pour décider si sa bonne fortune inespérée était le fruit de son œuvre, ou du hasard.

La Micro-Rayure
Lucie Fournier, 4^e prix *ex aequo*

Une rayure. Une *micro* rayure. Là, sur le verre, près du goulot. Si tenue qu'on ne pouvait la voir à l'œil nu. Si fine que les effets de Moiré qu'elle produisait sous l'éclairage de détection de défauts étaient impressionnants, débordaient de tous les côtés du tapis – rayures, spirales, tourbillons, éclatement fractal de brun et de blanc.

Andromaque-Maximus regarda la bouteille passer devant lui, millimètre après millimètre, bouche bée, paupières grandes ouvertes sur ses globes oculaires, pupilles étrécies par la lumière, respiration inerte, muscles immobiles.

Immuable. Oui, Andromaque-Maximus était immobile. Cela faisait six heures et cinquante-quatre minutes qu'il était immobile. Depuis cent quarante-huit ans, deux mois et treize jours, Andromaque-Maximus se tenait immobile sept heures d'affilée, cinq jours par semaine, du lundi au vendredi, de huit heures trente à quinze heures trente.

Mais aujourd'hui, pour la première fois depuis cent quarante-huit ans, deux mois et treize jours, depuis le début de sa carrière dans l'Usine de Fabrication des Contenants en Verre, pour la toute première fois, Andromaque-Maximus avait bougé. Sa bouche s'était entrouverte. Ses paupières s'étaient relevées sur ses globes oculaires. Ses pupilles s'étaient étrécies. Et désormais, ses yeux suivaient la bouteille qui avançait. Avançait vers sa droite, sur le tapis. Faisant s'agiter les effets de Moiré. Les faisant danser. Tourbillonner.

Mais il fallait qu'il bouge davantage. Il fallait qu'Andromaque-Maximus tende le bras, saisisse la bouteille, la pose de côté, du côté des objets défectueux, dans cette petite caisse blanche qui n'avait encore jamais servi, jamais, jamais, depuis cent quarante-huit ans, deux mois, treize jours, six heures et cinquante-quatre minutes.

Cependant, Andromaque-Maximus, saisi, surpris, sous le choc même – oui, le choc, voilà la définition exacte de cette émotion qui le traversait – ne put que suivre la bouteille des yeux, le corps immobile, tétanisé. La bouteille

franchit les volants qui la conduiraient sur le prochain tapis, au prochain contrôle. En un instant, la voilà disparue. Envolés, les effets de Moiré. Disparue, tout, tout avait disparu, comme si ça n'avait été qu'illusion. Et pourtant, les images, les souvenirs étaient clairs : Andromaque-Maximus n'avait pas rêvé. Andromaque-Maximus ne pouvait avoir rêvé.

Il fallait qu'il récupère cette bouteille anormalement défectueuse. Il fallait qu'il prévienne son voisin de chaîne. Mais une nouvelle bouteille avait déjà défilé. La fautive était en cavale, trop loin déjà. Il fallait qu'il fasse arrêter la production. Qu'il appuie sur le bouton rouge, le bouton rouge qu'il n'avait jamais vu utilisé depuis cent quarante-huit ans, deux mois et treize jours. Deux bouteilles. Trois bouteilles. Dix bouteilles. La coupable avait dû passer à un autre étage. Trop tard. Peut-être même était-elle déjà remplie, emballée, emportée loin, loin, à l'autre bout de l'État mondial. Trop tard. C'était trop tard.

Six minutes plus tard, Andromaque-Maximus laissait la relève à ses collègues de nuit, gris et anguleux, grossiers d'apparence, et rejoignait sa cabine. À côté de ses semblables, il retirait ses protections, sa tunique, se massait à l'huile, revêtait son uniforme de nourrice. Personne ne parlait. Personne ne parlait jamais, à l'Usine de Fabrication des Contenants en Verre. Tout devait être normal. Personne ne devait savoir, personne n'avait dû remarquer : la micro rayure était invisible à l'œil. Seul lui, sur son poste, grâce à l'éclairage de détection des défauts et aux effets de Moiré, avait pu être témoin de cette anomalie anormale. Et pourtant, Andromaque-Maximus avait l'impression que ses collègues l'observaient à la dérobée. S'étaient éloignés un peu plus que d'ordinaire. Le jugeaient, lui. Lui qui avait fauté, qui n'avait pas su réagir, qui n'avait pas su faire ce pourquoi il était là : vérifier que les produits n'avaient pas de défauts, défauts qu'il ne pouvait pas y avoir, défauts qui ne devaient matériellement pas exister, défauts qu'il était si impossible d'observer que le poste aurait dû disparaître dans quelques années. Et pourtant, l'impensable s'était produit. Et Andromaque-Maximus n'avait pas su réagir à cette anomalie !

Il fallait qu'il aille prévenir son responsable. Sa direction. Le maire. Le président mondial, même. Une micro rayure, c'était anormal, impensable, c'était irrationnel, tout le monde le savait. Et lui, Andromaque-Maximus, l'avait laissée filer, de peur de rompre l'ordre habituel des choses, de peur

de la concrétiser, de peur d'avoir trouvé là la preuve que le monde n'était pas parfait. Et voilà cette anomalie qui se baladait dans la nature, par sa faute. À cause du choc. À cause de la honte. À cause de la gêne, désormais. Mais trop tard, trop tard, c'était trop tard. Plus il attendait et pire étaient les conséquences, il le savait, alors maintenant, c'était fichu. Et puis, une micro rayure, était-ce si grave ? Elle était invisible, et une fois la bouteille mise au recyclage, la micro rayure fondrait avec le reste. Ainsi, aucune conséquence. Aucune preuve que le monde était manifestement détraqué. Aucune perturbation du calme habituel et de la Paix des Citoyens.

Mais Andromaque-Maximus était perturbé. Pour la première fois de son existence, il songea que les Hommes avaient eu bien tort de lui offrir des émotions. Des émotions pour que lui et ses semblables leur ressemblent. Des émotions qui avaient laissé une anomalie s'échapper.

En compagnie de plusieurs collègues, toujours les mêmes, toujours silencieux, Andromaque-Maximus se rendit au Centre d'Éducation de la Jeunesse et y récupéra le petit Tom. Comme tous les jours, Tom arborait un grand sourire, laissant découvrir ses dents manquantes. Il courut vers sa nourrice, agrippa sa jupe de ses mains potelées, la salua gaiement :

— Me voilà, Andrew !

Andrew. Andro. Andromaque. Andromaque-Maximus. Les prénoms humains étaient plus simples à utiliser pour les enfants. Et puis, sans son uniforme, on aurait pu le prendre pour sa mère, tant l'illusion était parfaite. Jusqu'aux émotions.

Main dans la main, le petit garçon et sa nourrice prirent le chemin de la maison. Tom avait beau enjoliver les récits de sa journée de multiples détails, exclamations et onomatopées, Andromaque-Maximus n'arrivait pas vraiment à l'écouter, la mémoire saturée par la micro rayure. Quelle histoire, tout de même ! Quel événement ! Une erreur dans l'Usine de Fabrication des Contenants en Verre, c'était quelque chose. Mais personne n'en saurait rien. Il suffisait de le taire et, dans dix jours, la micro rayure aurait fondu. Disparue. La Paix des Citoyens conservée.

Tom finit par se taire, une moue inquiète sur le visage. Dans la paume de sa nourrice, sa petite main tremblait. Andromaque-Maximus n'y prit pas garde.

Arrivé à la maison, l'enfant se précipita vers sa mère, sans dire bonjour, sans enlever ses chaussures. Ça aussi, c'était anormal. Arrivé dans les bras réconfortants de Marylise, Tom fondit en larmes. Andromaque-Maximus se pinça les lèvres. Choc. Honte. Gêne. Culpabilité. La micro rayure ne resterait donc pas muette. Tout allait basculer, il le savait, c'était inévitable, ses calculs étaient formels : ainsi, tout allait sombrer. À cause d'une micro rayure qui n'aurait pas dû exister.

— Maman, Maman ! Andrew il est bizarre !

— Ah bon ? Bizarre comment, mon petit cœur ?

Tom se tourna de nouveau vers sa nourrice. Pâle. Effrayé. Pour la première fois, le monde de ce petit garçon était anormal. Pour la première fois, l'univers entier était anormal.

— Eh bah, bizarre. Il parle pas. Il me regarde pas. Il...

Pas besoin d'en dire plus. Marylise se redressa, Tom serré contre sa poitrine. Elle regardait Andromaque-Maximus, les yeux écarquillés, les sourcils légèrement froncés, une lueur inhabituelle de peur dans les pupilles.

— Chéri ! Chéri, viens voir !

Elle ne quittait plus la nourrice du regard, comme s'il s'était agi d'une bête féroce à neutraliser ou d'une vilaine araignée à écraser. Andromaque-Maximus ne bougeait plus. Il devinait que le moindre mouvement risquait de l'inquiéter.

Edmond les rejoignit dans l'entrée.

— Chéri, Andromaque-Maximus semble avoir un problème, débita Marylise d'une voix pressée. Connais-tu la procédure à suivre lorsqu'un robot domestique est déréglé ?

— Eh bien...

La nouvelle sembla le catastropher. De pâle, il devint livide. Sa bouche restait ouverte, encore plus grande que celle d'Andromaque-Maximus face à la micro rayure. La micro rayure qui avait déréglé le quotidien normal et sans erreur de cette petite famille.

Edmond se reprit.

— On... On va commencer par l'éteindre. Andromaque-Maximus, je peux ?

— Bien sûr, Monsieur.

Et son calvaire prit fin.

Le lendemain, au Bureau Administratif du Maintien de la Paix des Citoyens, Marylise ne put s'empêcher de confier cette anecdote fort surprenante à sa collègue Louisa. Louisa, d'un tempérament naturellement nerveux, fut bientôt dans tous ses états. Incapable de travailler, elle se mit à ranger ses affaires à la hâte.

— Oh si, oh si, Marylise, je te le dis, il faut que j'aille prévenir mon mari. Tu sais bien qu'il travaille au Laboratoire pour le Maintien de la Technologie. Quelqu'un saura bien quoi faire, là-bas !

— Mais enfin, Louisa ! Tu ne vas tout de même pas sortir dehors, dans la rue, pendant les heures de travail ? C'est insensé !

— Insensé, certes oui. Mais toujours moins qu'un robot domestique qui se dérègle. Ah ça, vraiment, c'est du jamais vu ! J'y vais.

De fait, Louisa se rendit au bureau de son mari. Mortifiée d'avoir ainsi désobéi à toutes les lois morales et naturelles de la société, elle fit une crise d'angoisse à peine eut-elle narré la situation à son conjoint, épouvanté de la voir débarquer. Pour la première fois depuis cent cinquante-six ans, on dut réactiver le personnel médical, et cette nouvelle fit sensation au sein de la population.

Pire encore, bien que sa femme fut remise, le mari de Louisa n'arrivait pas à concevoir le fait qu'elle ait transgressé le bon sens d'une manière si spectaculaire. Deux jours plus tard, c'était décidé : Louisa n'était plus celle qu'il avait imaginé connaître. Il demanda le divorce, le premier depuis quatre cent dix-huit années, et cela fit encore plus sensation au sein de la population. Ainsi, on ne pouvait plus faire confiance au Bureau des Mariages Épanouis, qui décidait des couples qui s'uniraient à vie.

S'ensuivit une vague de séparations, et la rumeur courut qu'il était envisageable de connaître l'amour deux fois, qu'il était même possible d'aimer

hors de son mariage. Des émotions de l'ancien temps refirent surface : la méfiance, la jalousie, la haine, le désir de vengeance. D'ailleurs, on n'attendit pas le premier crime passionnel bien longtemps : un mois après l'arrêt d'Andromaque-Maximus et de tous les robots domestiques de Vitropolis, le premier homme fut tué. Cela faisait mille cinq cent soixante-douze années que ce n'était pas arrivé. Cet événement sensationnel déclencha les hostilités.

Le président fut critiqué. Un nouveau parti politique vit le jour dans l'obscurité : la Révolution Pour Retrouver la Paix. Premier coup d'État, échec. Deuxième coup d'État, échec, massacre de la population rebelle par le gouvernement.

Agrandissement du parti.

Troisième coup d'État, réussite.

Délimitation d'une frontière.

Apparition de nouveaux partis.

Déclaration d'indépendance de seize territoires.

Déclaration de guerre entre deux États frontaliers.

Fin de la paix.

ÉCHEC DE LA SIMULATION.

Le rire d'Hélène Von Agues était tonitruant. Sa voix grave, rauque, semblait sortir de la caverne de ses entrailles après des années d'emprisonnement. Ses cheveux courts, sombres, d'ordinaire si bien coiffés, laqués, se hérissaient en filaments rouges et pointus. Son corps sec tressautait, on entendait presque ses os s'entrechoquer les uns aux autres sous sa peau grisâtre.

— Une micro rayure ! exultait-elle entre deux éclats.

Elle finit par reprendre son souffle. Regarda une dernière fois les mots qui s'affichaient sur la console.

— La paix de l'humanité détruite par une micro rayure, conclut-elle dans un soupir.

Elle ferma le programme. Croisa les jambes. Croisa les bras. Fit pivoter

son fauteuil. Ses lèvres pâles et sèches ne riaient plus. Ses épaisses paupières étaient retombées sur ses iris sombres. Ses joues osseuses semblaient encore plus creuses que d'ordinaire.

Debout face à elle, Annabelle n'avait pas quitté le moniteur des yeux, figée.

— Hors de question que l'on présente cette grotesque plaisanterie au Comité pour l'Avenir de l'Humanité, reprit la directrice en chef du laboratoire. Ton projet est refusé.

Alors qu'elle se retournait vers son bureau pour saisir l'un des deux tampons, Annabelle recouvra la parole.

— M-Madame Von Agues... V-Vous voyez bien que les trois premières simulations se sont déroulées avec succès. Si vous n'étiez pas intervenue...

— Allons bon, ce n'est pas moi qui ai fait capoter ta simulation. C'est la présence hasardeuse de cette micro rayure.

Annabelle sentit ses joues chauffer. Elle savait qu'elle ne devait pas contredire la directrice en chef, mais si elle refusait ce projet... Toutes ses études... Sa future carrière...

— Une micro rayure que vous avez introduite ! protesta-t-elle d'une petite voix étranglée. Elle n'aurait jamais dû exister, vous le savez bien. Toute la simulation repose sur le calcul et la mesure d'absolument tout, tous les paramètres sont pris en compte, de la moindre molécule jusqu'au plus infime rayonnement venu de...

— Oh. Et ainsi, le hasard n'a donc pas sa place dans le futur de l'humanité ? Le moindre petit imprévu conduirait donc à la Seconde Guerre Atomique ?

Hélène Von Agues reposa son tampon, laissant sa feuille intacte. Elle releva sur Annabelle ses yeux sombres, mornes, vils. En cet instant, la jeune fille sut qu'elle haïrait cette femme jusqu'à la fin de sa vie.

— Annabelle. Tu ne crois pas au hasard ?

La jeune fille pinça les lèvres. Elle était prise au piège.

— Eh bien... Je crois que tout est déterminisme.

La directrice en chef eut un petit gloussement sans joie, reprit le tampon

et imprima les caractères REFUSÉ en rouge et en gras. Elle tendit la feuille à Annabelle.

— Ainsi donc, une fois que nous aurons découvert tous les mystères de l'univers, le métier de chercheur sera voué à disparaître. Nous sommes là pour démasquer l'inconnu, pour l'imaginer, l'appréhender et le comprendre. Sans inconnu, sans mystères, sans incompréhension, sans hasard, pas de recherche. Rien ne sert de t'engager dans une voie que tu juges comme condamnée, jeune fille. J'attends ta lettre de démission sur mon bureau, avant six heures demain matin. (Comme Annabelle n'engageait aucun mouvement pour prendre le papier, elle insista.) Eh bien, Annabelle ? Ce n'est pas moi qui ai détruit ta simulation. C'est ce hasard auquel tu ne crois pas. Drôle de *coïncidence*, n'est-ce pas ?

La jeune fille finit par attraper la feuille, raide, pincée, bouffie de honte et d'orgueil blessé.

— Bien, Madame Von Agues. Au revoir.

Elle sortit du bureau sans même recevoir de réponse. La jeune fille traversa le couloir, dévala l'escalier à toute vitesse. Les murs devenaient flous, le sol et le plafond dansaient une valse, elle craignait de ne plus jamais retrouver la sortie. Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi Madame Von Agues avait-elle donné son aval au projet il y a trois ans, pour finalement le refuser d'une manière si abrupte ? Pourquoi vouloir se débarrasser d'elle au moment de son aboutissement ? Pourquoi l'avoir laissée travailler d'arrache-pied durant ces trois années ? Pourquoi...

Un message. Annabelle s'arrêta dans un couloir qu'elle ne reconnaissait pas. Elle ouvrit son terminal de poche. John...

« Salut Annabelle, j'espère que ton entretien avec ta directrice de labo s'est bien passé. Tu te souviens de mon responsable de projet, Mr Alois ? Il était super intéressé par ton algorithme de simulation multi-échelle et voudrait te rencontrer. Il te propose un resto jeudi soir. Qu'est-ce que tu en dis ? »

Annabelle relut le message plusieurs fois. *L'algorithme de simulation multi-échelle*. L'algorithme de simulation multi-échelle. Hélène Von Agues... C'était uniquement pour cela qu'elle avait autorisé le projet ! Pour son algorithme de simulation multi-échelle...

Et Monsieur Alois, Responsable du Département de Simulation Atomique au Bureau pour le Progrès de l'Humanité, intéressé par son projet... S'il acceptait de la recommander auprès du Comité...

La jeune fille laissa échapper un sourire.

Si Hélène Von Agues avait voulu être le hasard qui avait fait échouer sa simulation... Alors Annabelle serait la micro rayure qui saboterait sa carrière.

En parfaite connaissance de cause, Hélène Von Agues venait d'introduire le grain de sable qui ferait dérailler toute la Recherche pour l'Humanité.

Main dans la main, au hasard des chemins
Jeanne-Marie Bonnet-Garin, 4^e prix *ex aequo*

Nous sommes deux sœurs liées comme les doigts de la main. Telles les nervures d'une feuille alimentées par la même sève, nous ne pouvons nous séparer sans déchirer le limbe qui nous unit. Comme la nuit s'accroche au jour par le fil de l'aurore, nous tenons l'une à l'autre par un cordon magique. La nuit, nous dormons enlacées, les mains jointes, les doigts croisés, les bras mêlés, notre cœur battant à l'unisson. Nous nous aimons.

Nos humeurs sont égales car une seule lymphe nous draine. Je ne sais plus si je suis moi et je me surprends à être elle. Je ne sais plus qui parle, qui de moi, qui d'elle, et de ma bouche sortent ses mots et de ses lèvres s'égrènent mes chants. J'écoute, elle entend. Elle regarde, je vois. Lorsqu'elle mange trop, j'ai la nausée et vomis ses repas. Quand elle a de la fièvre, je veille à son chevet, brûlant du même mal. Quand elle prend froid, j'éternue. Si elle s'effraie, je prends peur. Quand elle travaille, je transpire sa peine. Un sang homologue coule dans nos veines, un unique désir guide nos pas, nous nous abreuvons aux mêmes sources, un seul sentier s'ouvre devant nous, nous avançons main dans la main à la recherche du bonheur. Jamais elle ne s'éloigne, jamais je ne m'écarte de son chemin. Nous nous aimons si fort que personne ne pourra nous séparer, même la mort. Nous vieillirons ensemble, indissociables dans le malheur, nous appuyant l'une sur l'autre pour franchir les années. Elle sera ma cane blanche, je serai sa béquille.

Si nous nous querellons, elle ne peut que tourner la tête et soustraire ses yeux aux miens, mais jamais elle ne détourne son cœur. La plupart du temps nous vivons joyeusement notre proximité, nous jouons comme toutes les petites filles. Nous sautons à cloche-pied ; côte à côte, d'un seul élan, nous nous propulsons en riant par les rues de notre petite ville rurale. Nous prenons de vitesse tous les enfants de notre âge grâce à notre agilité et connivence. Les gamins nous fuient, ou bien souvent nous crochètent les pieds et dressent des obstacles devant nous. Nous restons néanmoins en équilibre, appuyées l'une sur l'autre sans faiblir, légères et bondissantes sur les pavés disjoints.

Nos parents nous ont surnommées leurs horribles jumelles. Ils nous ont rejetées le jour où ils se sont rendu compte que nous serions toujours une charge pour eux : indissociables dans l'amour, incapables de trouver un mari, ce qui est, dans notre famille, la finalité d'une vie de femme. Naître dans la douleur car c'est la nature, grandir peu et se voir infliger, dès que le flot menstruel, flux et reflux, a pris possession de votre corps, un époux, laid et brutal le plus souvent, fainéant et taiseux généralement, pour le reste de votre morne vie, ou de la sienne si par chance il disparaît avant vous. Aucune félicité, ni en journée où vous ployez sous la tâche dans les champs, ni quand tombe le jour et que des travaux ménagers familiaux vous incombent, à vous seule, et surtout pas la nuit, au lit, où le plaisir de l'homme n'est pas le vôtre.

Nous sommes si unies que les hommes nous montrent du doigt telles des filles indécentes, obscènes. Il s'avère que parfois certains nous sifflent, nous chahutent, nous insultent : leurs mots sont crus, brutaux, leurs paroles nous salissent. Leurs yeux brillent de concupiscence et leur regard rugueux nous râpe l'âme ; nous sentons leur désir animal, leur pulsion humide et dégoulinante, l'envie de notre corps, un besoin malsain de l'altérité et d'approcher notre différence. D'autres s'aventurent même à nous palper de leurs mains grises et rugueuses lorsque nous passons à proximité et il est arrivé que de plus téméraires nous acculent en des recoins pouacres des croulantes bâtisses qui s'accrochent désespérément aux remparts de la vieille cité.

Si vous imaginez que leurs femmes sont indulgentes, vous vous trompez. Les épouses, dont certaines subissent quotidiennement les humiliations de leurs maris, ont horreur de nous ; nous sommes toutes des sœurs bafouées, mais nous ne leur inspirons toutefois aucune compassion ; elles nous toisent, rient de nous. Jugées indignes de notre sexe, nous sommes entre-deux, mais leurs avanies nous laissent indifférentes car leur soumission nous fait peine, elles ne redressent jamais la tête.

Quand ils ont commencé à abuser de notre corps, nous étions naïves et nous sommes demandé s'il était acceptable que des fillettes de douze ans soient ainsi touchées. Nous avons subi le pire. Et quand l'outrage a déferlé sur elle, j'ai ressenti la souillure d'un seul corps. Et quand ils s'en sont pris à moi, elle a hurlé de douleur. Et sans pitié, à deux, à plusieurs, ils ont offensé nos entrailles avant de nous rejeter, enchaînées dans l'affront, sur le sol terreux d'une cabane obscure. Était-ce plus insupportable d'être salies

par des inconnus que de se faire caresser par notre oncle ? Tout nous semblait dégoûtant, ignoble, inacceptable : les attouchements laïcs ou cléricaux dans les embrasures des églises où nous nous réfugions, les étreintes d'un membre de notre famille ; mais les menaces de cet homme brutal auquel nous étions soumises, faisaient s'éteindre nos voix, tarir nos pleurs et taire notre colère. Dormant côte à côte dans un même lit, l'homme s'immisçait au plus profond de notre intimité à n'importe quel moment de la nuit. Il en avait tout loisir étant installé dans le foyer de nos parents. Je tournais la tête, mais serrais la main de ma sœur quand c'était elle qui subissait les assauts et elle évitait son regard de bête, mais attrapait fermement mes doigts, quand c'était à mon tour de le recevoir. Était-ce plus terrible d'être maltraitée dans notre chair ou dans notre esprit par des parents sans amour qui sans cesse nous rabaissaient ? Nous nous le sommes demandé aussi par la suite alors que nous avons fui l'intolérable. Qu'était le pire ? Vider et curer les latrines au fond du jardin, agenouillées dans cette cabane puante des fientes de la famille ou servir à genoux d'émonctoire à des hommes salaces qui éliminaient en nous leurs déjections ? Nous avons courbé l'échine dans les deux situations et ravalé notre dégoût car nous avons espoir en l'avenir, une espérance ténue, certes, mais qui nous a permis de fuir au hasard des chemins.

Nous avons pris la route au début de l'été lorsque père et mère ont refermé la porte sur nous parce que nous avons, un jour de juin où l'air embaumait les céréales presque mures, le blé et l'orge juste dorés, refusé de plier l'échine sous leurs coups et leurs insultes et décidé de ne plus accepter les visites nocturnes de notre oncle en lui plantant, du seul mouvement de nos mains unies, un couteau dans la cuisse ; il eut de la chance, nous aurions pu perforer plus haut.

Il faut savoir dire non. Non à l'imbécillité, non à la discrimination, non au désamour, à la violence en croyant à sa chance et en faisant confiance au destin. Il faut savoir couper ses racines et s'extraire de la terre sèche dans laquelle on a poussé, surtout quand le compost est putride, à la recherche d'un terreau fertile.

Bras dessus, bras dessous, ma main dans sa main, ma tête sur son épaule, nos cheveux emmêlés, nous nous sommes éloignées sans haine ni regrets, comptant sur la capricieuse nature du hasard. Tandis que nous quittions la ville, nous ne nous sommes pas retournées, et Sodome aurait pu brûler

que rien ne nous aurait fait pivoter la tête. Nous ne sommes pas la femme de Loth, mais ses filles qu'il a proposées sans état d'âme aux hommes de la cité pour épargner les anges réfugiés chez lui. Chez nous, il n'y avait pas de chérubins à cacher et protéger ; il y avait deux filles, unies, jetées en pâture aux dépravés de la cité. Ici, il n'y a pas de Dieu qui s'irrite contre les crimes abominables d'une ville, la consume avec les hameaux voisins par une pluie de feu et de soufre qu'il répand du ciel. Dieu n'existe pas pour les jeunes filles que nous sommes.

Nous avons parcouru des sentes, des rues et des routes. Nous avons trébuché, mais jamais elle ne s'est écartée de mes traces, jamais je ne l'ai abandonnée. Nous ne sommes pas contagieuses ni malséantes, mais les gens croisés sur le chemin nous trouvant inconvenantes, tournaient la tête ou bien s'éloignaient à notre passage, ou bien encore nous jetaient des pierres. Certains ont eu pitié, ou peur du mauvais œil, ou mauvaise conscience et nous ont fait l'aumône, mais tous souhaitaient que nous restions à distance quand nous tendions les mains. Traitées telles des lépreuses, les croûtes qu'ils nous jetaient de loin nous semblaient pourtant du bon pain quand nous avions le ventre creux et des kilomètres collés sous nos semelles. Guidées par notre seul désir de liberté, mues par notre union insécable, nous étions heureuses, des sœurs inséparables. Nous nous allongions, couronnées de coquelicots qui parsemaient de corail nos cheveux brun doré, enlacées dans les champs de blé. Nous regardions jour après jour les épis se teinter de blond vénitien juste avant la venue des faucheurs qui n'auraient pas manqué de nous menacer de leur faux. Nous nous jetions entièrement nues dans les gours vert mêlèze des torrents depuis les berges herbeuses, ne faisant qu'un seul corps, unies dans une figure acrobatique que nous trouvions superbe et répétions jusqu'à l'épuisement.

Puis vint l'automne cuivré où les prés dénudés après les moissons et scarifiés par les labours ne furent plus des terrains de cache-cache et des abris quand nous étions poursuivies. Des fruits bruns flétris, abandonnés par les paysans dans les arbres aux perruques safranées qui se défeuillaient, faisaient encore notre joie alors que la bise commençait à soulever les volants effilochés de notre seule robe, grise et râpée jusqu'à la trame de lin.

Depuis quelques jours, l'hiver nous gèle les pieds et nous creuse le ventre. Nous errons, côte à côte, au hasard des routes, tendant nos mains crevassées aux passants pour récupérer quelques sous, frappant aux portes des fermes pour un quignon de pain, une soupe chaude. Mais la recette est faible et notre estomac se tord tandis que nos bras se tendent en vain vers les rares hommes qui s'arrêtent et s'approchent pour nous voir de près, la majorité se détournant avec dégoût.

C'est pourquoi aujourd'hui, poussées par la bise glaciale vers un village improbable, nous sommes allées au cirque. Tous les enfants aiment le cirque : les chevaux empanachés qui caracolent sur la piste. Les singes en costume rouge festonné d'or qui déambulent, longs bras ballants sur la banquette circulaire. Les clowns grimés de blanc qui se donnent des coups de pied et culbutent dans la sciure. Les chiens savants au poil bouclé portant chapeau pointu et rubans roses, dressés sur leurs pattes arrière, qui se poussent dans le dos en une farandole burlesque. L'ours muselé qui danse en tutu une mazurka. Les antipodistes, moulés dans une combinaison azur et dont les pieds nus propulsent une énorme roue argentée dans les airs. Les trapézistes musclés qui se rattrapent du bout de leurs doigts talqués. Le magicien en jaquette et haut-de-forme ébène qui fait jaillir le feu et la colombe de ses mains gantées de satin blanc albâtre tandis que sa partenaire, sciée en deux et ensanglantée, agite convulsivement bras et pieds par les trous de la boîte miraculeuse. La toute petite femme chauve à grosse tête et l'énorme matrone corsetée de moire dont le visage et les bras nus sont drapés de longs poils noirs, luisants, hirsutes, tourbillonnant enlacées dans une étreinte sordide, la tête de la naine enserrée dans la poitrine de la femme à barbe. Des hommes et des bêtes qui font rêver et parfois effraient les plus jeunes ; mais nous qui sommes plus grandes et avons tant vécu, nous savons que tout n'est qu'illusion sous le grand chapiteau.

Le directeur, costume sombre trois pièces, front dégarni et cheveux bouclés arrimés sur les côtés et l'arrière de son crâne luisant, nous a accueillies à bras ouverts. Et cette fois, nous avons dit oui, et sommes rentrées sous la tente.

« Bienvenue mes beautés ! Vous êtes ici chez vous désormais. »

Le hasard fait bien les choses parfois, ou toutefois évite le pire, et cette rencontre nous semble providentielle ; les mots de ce directeur, intéressés, nous réchauffent le cœur.

Ce n'est pas tous les jours que s'avancent, sous le chapiteau Barnum, des sœurs siamoises.

Remerciements

Chloé Dubreuil et le jury du concours remercient chaleureusement :

Monsieur Frédéric Fleury, président de l'Université Claude Bernard Lyon 1, pour la confiance qu'il témoigne au concours Jets d'Encre.

La Mission Culture, sans laquelle ce concours ne pourrait avoir lieu, et en particulier Monsieur Marc Barbaire, Vice-Président aux affaires sociales, culturelles et sportives, Monsieur Jean-Marc Chovelon, chargé de mission culture, Madame Charlotte Dufour, responsable administrative et financière de la Mission Culture, Madame Fanny Chaix pour la coordination du festival Les Arthémiades qui accueille la cérémonie du concours, ainsi que Justine Vincenti pour la conception de ce recueil.

Chloé Dubreuil remercie les membres du jury pour leur fidèle implication.

Enfin, nous remercions tous les candidats, toutes les candidates, lauréats et lauréates ou non, qui font exister ce concours.

Concours de nouvelles Jets d'Encre, 2023 - 2024
Université Claude Bernard Lyon 1, Mission Culture

Présidente : Chloé Dubreuil

Vice-Président aux affaires sociales, culturelles et sportives :
Marc Barbaire

Chargé de mission Culture : Jean-Marc Chovelon

conception graphique : Mission Culture

impression : Corep Villeurbanne - Semaco

Mai 2024

Cet exemplaire ne peut être vendu.

Université Claude Bernard Lyon 1

